

—Tu rendrais une femme heureuse, oui, Georges ; car vous êtes bon, jeune et fort” dit Henri, en serrant gravement la main de d’Ertragués.

Marchant de long en large, en causant ainsi, les deux amis étaient tout au plaisir de se retrouver ; cependant d’Ertragués avait de petits mouvements de préoccupation chaque fois qu’il passait devant une des maisons qui sont bâties sur une ligne fort près des murs : au second étage de la maison qui semblait attirer ses regards une fenêtre était ouverte, devant laquelle deux jeunes femmes étaient assises, tenant à la main un ouvrage de broderie. L’une était fort blonde ; l’autre, qui semblait la plus jeune, avait une de ces jolies têtes un peu pâles, entourées de beaux cheveux d’ébène, sur lesquelles la mélancolie peut se reposer sans appeler la fadeur.

“Mais, George, (je suis curieux !) parle-moi donc vite de cette jeune fille, demanda Henri.

— Très-bien ! A Mexico, j’avais fait connaissance avec un brave et digne militaire français qui, s’étant trouvé dans la folle conspiration du général Berton, à Saumur, avait été obligé de fuir. . . . Il comptait cinquante-quatre ans et avait été colonel sous l’Empereur. Il était presque sans ressources ; je fus à lui avec la franchise d’un militaire dans la main d’un frère et lui offris mes services. Pauvre Fabian ! la bonne larme qu’alors il laissa tomber sur ma main, en me disant : “J’accepte ! Trois jours après, il me montra sa reconnaissance avec son sang de vieux brave, qui coula dans un duel où c’était à moi de figurer ; mais il me l’avait caché. Il était d’un esprit noble, intelligent, aussi nous fûmes amis ! . . . Il me parlait sans cesse de son cher Empereur, de sa France bien-aimée, de sa fille chérie surtout ! de sa pauvre enfant ! “Tenez, Georges, me disait-il, les lettres que je reçois d’elle cachent mal une tristesse . . ., elle n’est pas heureuse chez son parrain auquel je l’ai confiée avant de fuir . . . Pourtant, c’est presque un frère d’armes : il m’a dû son avancement dans les vivres, aux jours des grands jours ; et puis enfin, je lui ai laissé le peu, tout ce que j’avais . . .” — J’abrège. —

“Une dame espagnole, veuve d’un certain âge, comme on dit, assez riche, chez laquelle j’avais présenté mon cher colonel Fabian, prit pour lui une estime si grande, que bientôt il fût question d’un mariage entr’eux : mais la pauvre

dame de Rios-Agna, c’est son nom, tomba malade, et fut enlevée dans une semaine par une fièvre chaude. Dans son testament, elle avait fait mon vieil ami son légataire universel ; sa fortune était toute en espèces. Pour se consoler un peu de la mort de cette excellente amie, Fabian pensait à sa fille, parlait toujours de sa fille. Un mois après, j’arrivai chez lui : on m’apprit que des parents fort éloignés de Mme Rios-Agna, gens fort riches et puissants, s’étaient avisés de contester la validité du testament, accusant mon vieil ami de manœuvres frauduleuses, de faux, que sais-je ! On venait de le mettre en prison, car il avait refusé de remettre entre les mains de la justice, jusqu’à preuves, sa fortune, toute en billets sur les banques de France et d’Angleterre. Je fus te trouver : il était malade ; il m’apprit que depuis un mois il avait fait passer les valeurs vers la France, adressées, avec ses pouvoirs, à un notaire dont la vieille amitié lui avait été prouvée : “Georges, mon bon Georges, me dit-il, ces gens avides, qui nagent dans l’or, pourront me prendre ma liberté, me retirer la vie ; mais ils ne me raviront jamais mon bonheur, ni la fortune dont la pauvre amie qui m’a quitté m’avait fait la donation pour ma fille. Ah ! je pressentais un malheur ; j’ai bien fait de le prévenir . . . Maintenant, c’est sauvé : mon enfant va être heureuse.” Après avoir ranimé ses espérances, je le quittai. Le lendemain, en arrivant près de lui, je le trouvai sans connaissance, étendu sur un lit : les jeux du sort, qui l’avaient battu successivement avec tant de violence, avaient ébranlé mortellement sa puissante organisation. Quand il revint à lui, il me dit : “Georges, mon frère, jure-moi de m’obéir. — Je jurai. — Tu soupiras depuis longtemps après la France ; de suite, pars pour Vera-Cruz, embarque-toi pour le Havre : l’idée que mon enfant n’est pas heureuse me revient toujours, jusque dans mes rêves ; cela me tue. Si tu pouvais l’aimer, et si son cœur à elle comprenait ton noble cœur, ami, puisque tu penses au mariage, offre-lui la main d’un époux ; si cela ne se peut pas, prête-lui le bras d’un frère. Quand je te saurai parti, quand je pourrai me dire qu’à chaque seconde un noble protecteur s’avance vers elle, approche d’elle, je crois que cela suffira pour éloigner la mort qui veut prendre le vieux soldat dans son lit.” Mon serment, le désir de revoir la France, me firent dire adieu sur l’heure à mon pauvre ami, qui me donna